

re à cette charmante créature. Vous êtes un ange et vous adorez ! Et je lui disais : Il faudra donc donner dix litres d'avoine au cheval, etc., etc. J'ai débité d'étonnantes inepties. Je lui ai dit, je m'en souviens maintenant, que le cheval avait besoin d'un petit poids et qu'il serait plus heureux avec elle qu'avec moi. J'ai dû faire sur elle avec des phrases pareilles une impression désastreuse. Enfin, je suis parti avec Picot, j'avais si bien la tête à l'envers, qu'en rentrant chez moi, tout le long du chemin, j'ai causé avec Picot... pour parler d'elle... Et cela me renuait tout doucement le cœur, quand Picot me disait : — La jolie blonde... elle a eu une façon de me regarder... Je crois bien qu'elle m'a reconnu. Elle m'avait bien dévisagé, le jour où je suis allé faire causer le concierge. C'est elle, la jolie blonde, mon capitaine, qui a été si bonne pour la pauvre petite fille malade.

Brave Picot, c'est un peu lui qui a fait notre mariage...

— Ma foi, oui, il a été le premier à me donner de très bons renseignements.

— Et moi qui n'avais pas de renseignements sur toi et qui commençais déjà à t'aimer... sans renseignements ! Tiens... tu vas en juger.

« *Jeudi 5 juin.* Les événements se précipitent, comment cela finira-t-il mon Dieu ? J'ai son cheval. Il s'appelle Jupiter. Il est là, dans notre écurie, entre Nelly et le poney de Georges. Tâchons de mettre un peu l'ordre dans ma pauvre tête. Que de choses dans cette journée ! Georges, après le déjeuner, me dit : — Petite sœur, tu sais qu'aujourd'hui nous devons aller chez le photographe de la fête pour faire faire le portrait de Bob. — Tu peux bien y aller sans moi avec maman. — Non, si tu n'es pas là, Bob ne restera pas tranquille... »

« Je me résigne, nous partons, nous arrivons chez le photographe. Au moment où Bob commençait à poser, je vois entrer dans la baraque... Qui ça ?... Lui !... pas seul... avec une femme, toute jeune et toute charmante. Qu'est-ce que c'est que cette femme ? Mais voici deux enfants. Ils l'appellent *mon oncle*... C'est ma sœur ! Georges ne pouvait faire entendre raison à Bob ; alors j'ai été obligée de jouer là, sous ses yeux, une scène ridicule. J'ai dû lui faire l'effet d'une petite idiote. J'ai adressé à Bob des discours en anglais. J'avais l'air de montrer un chien savant. Je me suis sauvée toute rouge de honte et de confusion. Je rentre à la maison, éolée, furieuse. Je m'enferme dans ma chambre. Cependant, à cinq heures, il faut bien descendre pour le dîner.

« Je descends. J'arrivais à peine, Pierre apporte une carte. — Madame, c'est un officier, un capitaine de chasseurs ! — Je ne connais pas, s'écrie maman, je ne connais pas ce capitaine de chasseurs ! Je viens à la campagne pour être tranquille et la maison est envahie par des soldats ! Un colonel hier !... un capitaine aujourd'hui !... Nous aurons demain tout le régiment ! Qu'est-ce qu'il veut, ce capitaine ? — Madame, il m'a dit qu'il venait pour un cheval. — Regarde donc cette carte, Jeanne... mais qu'est-ce que tu as ? comme tu es rouge !... Tu es le sang à la tête. — Non, maman. — Et bien, regarde et s... »

« Je prends la carte et je lis : *Comte Roger de Léonelle, capitaine au 21^e chasseurs.* Comte ! il est comte ! Il ne manquait plus que cela ! — Léonelle ! s'écrie Georges, mais c'est l'officier du cheval pour Jeanne. — C'est vrai, dit maman, le colonel a dit ce nom-là hier... Et ton

père qui n'est pas là... Enfin, il faut le recevoir, ce monsieur... Faites entrer, Pierre... Seulement, Jeanne, c'est toi qui porteras la parole, parce que, tu sais, je n'entends rien, moi, aux choses de cheval...

« La porte s'ouvre... c'était lui !... il entre, il salue... et maman, après une phrase suffisamment aimable, mais qui aurait pu l'être davantage, maman me dit : — Jeanne, c'est pour ton cheval, vois donc avec monsieur... »

« Nous voilà tous les deux en présence. Tout le poids de la conversation retombait sur moi. Il a été charmant, lui, de grâce, de tact et de simplicité. Et moi, j'ai été stupide, positivement stupide. Je me sentais inerte, épuisée, anéantie. Je vais essayer de me rappeler les termes de cette conversation qui a dû lui donner de moi une si déplorable idée. Nous étions là, assis à deux pas l'un de l'autre. Moi, heureusement, à contre-jour. — Mon colonel m'a parlé ce matin, mademoiselle, et m'a dit que vous cherchiez un cheval. — En effet, monsieur, c'est papa qui me le donne pour ma fête de naissance... »

« *Etait-ce assez bête ! Quel besoin de lui dire cela ?...* C'est que les paroles ne me venaient pas et alors, dans mon trouble, je disais n'importe quoi. Il continue : — Je peux mettre à votre disposition un cheval qui, je crois, vous conviendra parfaitement. — Je vous remercie, monsieur, mais votre colonel a dit hier que vous aimiez beaucoup ce cheval et je ne voudrais pas... Mon Dieu, mademoiselle, c'est un excellent cheval, et sans cela je ne me permettrais pas de vous le proposer, mais il est un peu mince pour moi, un petit poids lui conviendra mieux.

« Il mentait, car le colonel l'a monté, le cheval... et l'a trouvé merveilleux... Et pour porter le colonel ! il n'est pas d'un petit poids, le colonel ! Il est énorme !!!

« *Un petit poids lui conviendra mieux.* *Etait-ce assez aimable sous une forme parfaitement discrète et distinguée ! Il faut bien pénétrer le sens caché de cette phrase. Cela voulait dire : "Vous êtes, vous, fine et légère, vous êtes une plume, vous êtes un oiseau !..."*

« Il ajouta : Noté : travail est quelquefois très dur... Le cheval sera plus heureux avec vous... »

« *Plus heureux avec vous !!!* il a prononcé cette phrase avec une sorte de douceur, presque de tendresse. C'était une façon détournée de me dire : « On ne peut pas ne pas être heureux avec vous. Tout le monde doit être heureux avec vous, même les chevaux ! »

« Peut-on rien imaginer de plus ingénieux, de plus délicat ? »

Et Jeanne s'interrompant tout à coup :

— Alors tu ne te rendais pas compte de toutes ces jolies choses que tu me disais !

— Non.

— Les pensais-tu, au moins ?

— Oui.

— C'est l'essentiel... je reprends.

« Et moi, pour le remercier, je réponds sèchement : — Eh bien ! monsieur, j'accepte, quand pourrai-je essayer le cheval ? — Mais je l'ai amené ; il est là, mademoiselle. Je vais vous le laisser. Vous le garderez à l'essai huit jours, quinze jours, tant que vous voudrez ; on ne saurait trop essayer un cheval. — Oh ! monsieur, vous êtes complaisant. Je monterai le cheval demain... et papa vous portera tout de suite la réponse. — Non, mademoiselle, je vous en prie, gardez le cheval au moins deux ou trois jours, avant de vous décider. Il ne me fera nullement défaut. — Eh bien ! soit, monsieur, et je vous suis bien reconnaissante... »